

Les deux pieds
dans ma tête

Françoise

Les deux pieds
dans ma tête

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 9791042432423

© Françoise, 2024

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

Il peut tout arriver dans une vie. Les mauvais comme les bons moments. Des moments de bonheur succèdent aux peines. Si fugaces qu'il faut savoir les reconnaître. Et les souffrances. Elles gangrènent une existence dont on ne sort pas indemne.

J'aimerais dire qu'on peut sortir de la douleur, du cauchemar, de l'enfer. J'aimerais témoigner qu'il est possible de construire une vie loin de ses souvenirs. J'aimerais que ce soit possible, dire et témoigner de moments appartenant au passé. Mais l'existence est une litanie sans fin. Elle nous secoue, du malheur au drame, du réconfort à l'abandon.

J'ai souvent eu envie que ma vie s'arrête. Je voulais de l'amour et des moments de bonheur. Mais j'ai toujours avancé. Je gardais la tête baissée, mais j'avançais. Rapidement.

Sans m'arrêter. J'avais les deux pieds dans ma tête, pour vivre cette vie qui a été la mienne. Je me suis raccrochée à ceux que j'aime. Quand j'ai pu. Et j'ai espéré, comme j'espère toujours.

Je suis née en 1951 dans une petite commune du Loir-et-Cher d'une centaine d'habitants. Je suis la plus jeune de ma famille et jusqu'à l'âge de dix ans, je vis chez mon grand-père avec ma mère, mes quatre frères et ma sœur. Nous habitons tous chez le père de ma mère. Mon père ne vit pas avec nous. Je ne l'ai pas connu. Il est parti quand ma mère était enceinte de moi. De la famille de mon père, je ne sais presque rien. Je sais juste que mon père s'appelait Victor, et que sa mère était rebouteuse, elle soignait les gens.

Nous vivons dans la maison de mes grands-parents. Je garde peu de souvenirs de ma grand-mère, j'avais deux ou trois ans quand elle est décédée. Mon grand-père, lui, est un homme gentil, juste un peu ronchon.

C'est lui qui nous nourrit. Il fait son jardin qui nous donne beaucoup de légumes et il est employé dans un château où il s'occupe de tout, je le revois encore très bien partir travailler sur sa vieille mobylette. Si mon grand-père n'était pas là, je ne sais pas où on vivrait. Nous allons parfois voir sa mère, mon arrière-grand-mère, mais nous ne restons jamais bien longtemps, elle n'aime pas trop le chahut et l'agitation des enfants.

Au village, il y a deux épiceries et une graineterie. La maison de mes grands-parents est une petite maison avec trois pièces au centre du village, en face de la mairie et de l'école.

J'adore aller à l'école. Je me souviens très bien des moments que je passe en classe. C'est un bonheur pour moi de me rendre à l'école. Notre instituteur est le maire du village et sa femme aussi est institutrice. Ce sont des personnes gentilles. Parfois, le mercredi, nous pouvons aller chez eux

regarder la télévision avec leur fille. On n'en a pas chez nous, on n'a qu'un poste de radio pour écouter les informations.

Notre famille se fait bien remarquer au village, parce que ma mère a six enfants et que nous vivons dans la maison de mon grand-père. Nous n'avons pas beaucoup de moyens, nous vivons sans superflu. Nous sommes dans les années 1953-1961. On ne nage pas dans le bonheur, mais on ne s'en rend pas compte. On ne connaît pas d'autre vie.

Nous recevons parfois des dons des gens. Par pitié ou par gentillesse. Ma mère ne travaille pas. Nous sommes dans un petit village où il n'y a pas de travail. Quelques fois, elle lave du linge au lavoir pour d'autres personnes. Il lui arrive aussi de s'absenter de la maison, elle va voir des hommes. Ma mère est une femme à hommes. Je le comprends à l'âge de

dix ou douze ans, j'en parle parfois avec ma sœur.

Nous n'avons pas de vêtements neufs. Pendant mon enfance, j'ai reçu une seule robe neuve, la seule au cours de mes jeunes années. Nous n'avons pas non plus beaucoup de jouets. Avec mes frères, nous jouons dehors, nous sommes beaucoup dans les bois. On s'amuse à y construire des maisons. Dans la rivière qui passe en contrebas on pêche les grenouilles. Il n'y a pas de gâteaux à la maison. Pour le goûter, nous prenons du pain avec un morceau de sucre, parfois on peut y mettre de la confiture. Le dimanche, quand il faut aller au pain, c'est chacun notre tour. La boulangère est gentille, elle me donne parfois un croissant à partager entre nous.

Comme nous sommes nombreux à la maison, nous occupons comme nous pouvons les trois lits. Ma mère, ma sœur et moi nous dormons ensemble. Dans le renforcement de la cuisine se trouve le lit de mon grand-père. Mes frères